

sautais et je tremblais si fort que je n'entendais plus la fin de la phrase.

Or, aujourd'hui, j'ai été fixée tout à fait ! Je sais maintenant à quoi m'en tenir... Et c'est terrible !

Ma tante est partie ce matin avec Gaston jusqu'au bourg, faire une course urgente. Comme j'avais hier un peu mal à la gorge, elle n'a pas osé m'emmener, car le temps était assez menaçant. Elle a annoncé qu'elle rentrerait pour midi.

— Vous m'excuserez de vous fausser compagnie aujourd'hui, lui a dit cousin Pierre de sa voix de tonnerre. Je dois m'absenter ; je déjeunerai rapidement à 11 heures, et partirai en voiture. Je serai de retour pour dîner.

En l'absence de ma tante et de Gaston, j'étais un peu désespérée. J'ai voulu lire. Ayant fini mon livre, j'ai pris celui de Gaston. Horreur ! ce ne sont qu'histoires de voleurs, de bandits, que sais-je ! J'en étais tout impressionnée. J'ai fermé le livre, et je suis descendue vers 11 heures.

En arrivant à la porte de la salle, j'entends justement la voix du cousin Pierre. Il commençait à déjeuner, et criait à Justine (*Prenant chaque fois une voix terrible pour imiter son cousin.*) “ Mais, Justine, ce bifteck n'est pas mangeable ! Il est dur comme la semelle de mes bottes.”

Je ne pouvais entendre la réponse de Justine ; elle parlait du fond de sa cuisine.

Le cousin reprend bientôt : “ C'est vrai que ces couteaux ne coupent plus du tout. Il faudra les faire affiler... Hein ? vous dites ?... viande trop fraîche... Oh ! viande trop fraîche !...” Brr ! rien qu'à l'entendre, j'en avais la chair de poule... Il me rappelait l'ogre du Petit Poucet sentant (*Avec une grosse voix.*) “ la chair fraîche ” !

J'étais restée derrière la porte, très impressionnée, n'osant ni entrer ni me retirer, et n'entendant qu'une moitié de la conversation.

“ J'y passerai, moi, chez le boucher, ajoute cousin Pierre. Je lui dirai ma façon de penser ! Oui... oui... nous mangerons le lapin... puisque ce boucher de malheur ne peut nous servir convenablement... Maudit boucher... Eh bien ! je le tuerai ; cela ne me fait pas peur !”

Vous pensez combien j'ai frémi en entendant ces mots. Je ne pouvais en croire mes

oreilles... Il parlait ouvertement d'aller trouver son boucher et de le tuer !... C'est donc là ce que Gaston appelle un peu de vivacité !...

Non ! ce n'était pas possible ! Je voulais douter encore... J'avais mal compris sans doute... Mais voilà qu'il s'écrie d'une voix plus formidable que jamais : “ Ah ! non, Justine, cela ne peut aller ainsi. (*Terrible.*) Donnez-moi donc le fusil !”

Ainsi cet homme soi-disant si bon, si aimable, était prêt, pour un bifteck trop dur, à aller froidement, consciemment tuer son boucher d'un coup de fusil !

Pour un instant, je suis restée comme pétrifiée par l'horreur. Puis j'ai retrouvé mon sang-froid. Je savais où était le fusil... accroché dans le vestibule, au bas de l'escalier. Je me précipite... je le prends, et je monte quatre à quatre au grenier. Je voulais le cacher dans une grande malle vide... mais cet affreux fusil était trop grand ! Impossible de l'y faire entrer !... Le front en sueur, les jambes tremblantes, ayant à peine la force de porter cette arme pesante, je vais jusqu'à ma chambre... J'avais une peur horrible de rencontrer Justine ou le cousin Pierre... Celui-ci m'aurait tuée, bien sûr, s'il m'avait surprise avec son fusil dans les bras... J'essaye de l'introduire dans mon armoire... Pas moyen...

Alors, j'ai eu une idée excellente : je l'ai fourré dans mon lit ! Oui, dans mon propre lit ! et j'ai empilé par-dessus mon gros manteau, tout mon linge, la malle de ma poupée, la descente de lit, deux vases à fleurs, mon chapeau de jardin, enfin tout ce qui me tombait sous la main ! De cette façon si le cousin Pierre était venu chercher son arme, il n'aurait pas vu la bosse qu'elle faisait sous mes couvertures !

Il n'est pas venu... et bientôt j'ai entendu le roulement de sa voiture, Il était parti... sans son fusil ! Ah ! quel soupir de soulagement ! Le boucher l'a échappé belle ! Sans moi !...

Je raconterai tout cela à Gaston. Il sera bien étonné, je suis sûre !

Mais je voulais savoir ce que pensait Justine de tout cela. Je suis allée à la cuisine.

— Dites-moi, Justine, pourquoi donc le cousin Pierre voulait-il son fusil ?

— Son fusil ! Il n'a pas pris son fusil aujourd'hui ; il n'a pas le temps d'aller à la chasse ; il est parti pour un rendez-vous d'affaires.